

EN HONGRIE

L'EXPECTATIVE D'UN PEUPLE



Dans la pouzta hongroise : un meneur de bœufs.

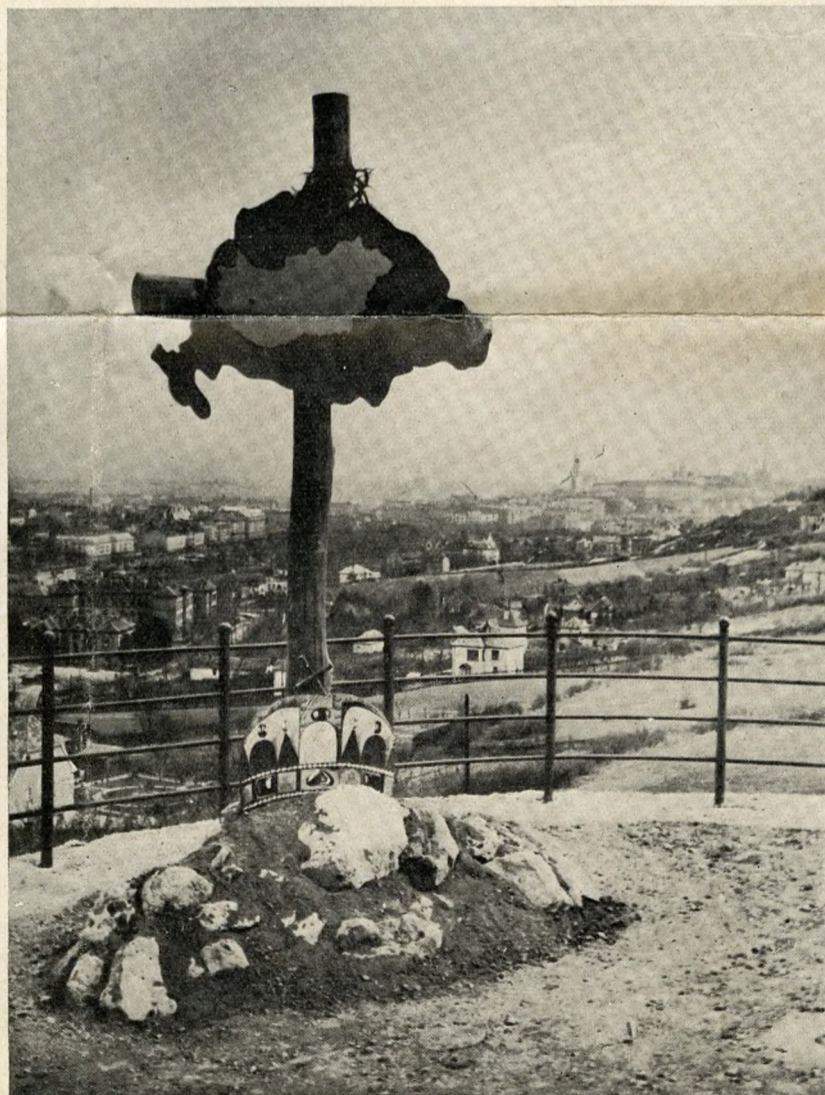
A peine avez-vous franchi la frontière, à peine êtes-vous revenu de votre surprise de voir les chefs de gare se figer respectueusement au garde-à-vous au passage des trains, et déjà le chœur des doléances vous assaille.

Les Hongrois sont très obligeants, très hospitaliers, très ouverts, et très portés à la prompte familiarité. Comme, au surplus, ceux d'entre eux qui ont reçu quelque instruction pratiquent couramment au moins deux langues étrangères : allemand, français ou anglais, les renseignements volent au-devant du voyageur. Quelques minutes lui suffisent à apprendre que la densité de ces bataillons de blonds épis qui couvrent à perte de vue la *pouzta* (plaine), et sur lesquels la brise estivale s'ébat en capricieuses houles infinies, loin de représenter un signe d'opulence ainsi que l'on inciterait naturellement à le penser, constitue précisément la cause même du mal dont la Hongrie souffre depuis déjà de longs mois.

Par places, de larges nappes vertes parsemées de tremblantes flaques d'argent, rompent la monotonie dorée du paysage. Des meuglements lointains sollicitent les échos épars... Les acacias se balancent mollement dans l'air surchauffé... Par les portières de gauche, l'œil finit par deviner un ruban clair qui se dérobe derrière un rideau continu d'arbres anémiques : le Danube..., impressionnant.

Le train brûle maints humbles villages et hameaux, timidement accroupis le long de la voie ferrée. Et vous ne tardez pas à savoir que les paysans qui les habitent commencent à perdre le souvenir des coupures de cinquante pengoes de la Banque nationale magyare, sinon même celui des billets de vingt pengoes...

Impossible d'exporter tout ce blé,



Un monument « psychologique » qui domine Budapest. Sur la croix couronnée s'esquisse la configuration de la Hongrie de 1914. En clair : la Hongrie d'aujourd'hui. Sur les parties, sombres qui représentent les territoires perdus à Trianon, la protestation indique « Nein ! Nein ! Soha ! » « Non ! Non ! jamais ! ».

pas plus d'ailleurs que les autres produits agricoles qui constituent la principale richesse du sol hongrois. Vers les quatre points cardinaux, leur écoulement se heurte à des barrières douanières infranchissables, à des contingents intransigeants. Le peuple dépérit de misère à côté de masses de blé qui suffiraient à nourrir des millions d'hommes au dehors... Certes, le paysan hongrois ne risque pas de mourir de faim. Mais le numéraire lui fait défaut. Par conséquent, il paye difficilement ses impôts... Ou il ne les paye pas du tout ! Il s'ensuit une crise de trésorerie pour l'Etat, avec le marasme du commerce et de l'industrie. Car 65 0/0 de la population hongroise est rurale. Donc tout ce qui touche le campagnard se répercute infailliblement et promptement sur le citadin, ouvrier, commerçant, employé d'industrie ou de banque. D'ailleurs, vous vous en rendez compte à Budapest et dans les villes de la province. Partout, c'est la misère sans aucun remède...

Tel est le sens général des premières indications que l'on vous donne. Pourtant, l'impression première que l'on reçoit de Budapest dément ces sinistres prédictions :

Budapest, il sied de ne pas l'oublier, c'est Bude... plus Pest, ou plutôt, pour adopter l'ordre d'importance, c'est Pest... plus Bude... Il est impossible d'imaginer dissemblance plus marquée que celle que l'on relève tout de suite entre les deux composantes de la capitale hongroise.

Bude, la romantique Bude pour employer le qualificatif traditionnel, c'est l'aristocratique colline verdoyante qui, forte de son somptueux et massif château royal, de son église du Couronnement, des débris pieusement entretenus de son antique citadelle sur quoi se brisèrent les

vagues d'assaut de l'Islam, justement orgueilleuse de son glorieux passé, regarde altièrement Pest étalée à ses pieds, Pest la ville neuve aux maisons toutes semblables, Pest la ville du négoce et de la banque, Pest la ville sans traditions, sans histoire. Par une curieuse coïncidence, les « grands hôtels » de Pest, séjour des seigneurs contemporains, — barons de finance, de presse ou d'industrie, étoiles de la scène et de l'écran, — trempent leurs fondations dans le Danube, exactement en face des lourdes colonnes du Palais Royal. Et cette opposition, due peut-être au hasard, prend pourtant une valeur de symbole... Toute l'histoire de la Hongrie d'aujourd'hui tient en ces trois cents mètres du limoneux Danube, qui séparent le passé du présent.

D'ailleurs, Pest supporte sans s'émouvoir le mépris muet de la désuète et prestigieuse Bude. D'aucuns prétendent que certains vieillards se rappellent encore fort bien le temps où Andrassy-ut — les Champs-Élysées de Pest — n'était encore qu'un fouillis de jardins et de terrains vagues coupé par des ruelles, où il ne faisait pas bon s'aventurer nuitamment. Mais qu'importent aux Pestois ces railleries ? Les grandes banques, les grands magasins, les grands hôtels, la Bourse, la Banque Nationale, le Parlement — copie très poussée de Westminster — se tiennent à Pest. Ils abandonnent de grand cœur aux fossiles surannés de Bude quelques ministères... et les casernes. Le principal leur reste.

L'argent a coulé à flots à Pest, jadis, c'est-à-dire lorsque la Hongrie représentait le grenier de l'empire des Habsbourg, et aussi naguère pendant les années d'après-guerre où la Hongrie, étourdie par l'accablante catastrophe de 1919, s'efforçait d'oublier son infortune dans le ruissellement du tokaï, dans la fièvre de l'agio, dans la frénésie des violons tziganes, dans les dangereux mirages de « l'autarchie » économique, griserie entretenue par le déversement profus des crédits américains avides de trouver à s'employer. Ce fut le moment où l'on construisit ce magnifique hôtel de Lillafured, situé dans un cadre admirable, mais

qui, faute de touristes, « mange » quotidiennement des sommes fantastiques.

Au premier coup d'œil jeté sur Budapest, il semblerait que rien n'ait changé. Les cafés, ces cafés immenses, tout en dorures, en sièges sybarites, en lustres, aux terrasses isolées de la rue par des grilles basses en fer forgé, sont garnis plus que confortablement. Or, la moindre consommation y coûte un pengoe, c'est-à-dire près de cinq francs au change officiel. Peut-être s'agit-il d'établissements de luxe, fréquentés par une clientèle riche ? Non point, puisque Budapest ignore le « café moyen » : ici qui dit café, dit maison de premier ordre.

Un tour sur le Corso — au bord du Danube, le long des grands hôtels —, au coucher du soleil, vous montrera, regorgeant de monde, les terrasses des cafés de haut luxe qui le bordent. Poussez jusqu'à la charmante île Sainte-Marguerite, à l'ancre au milieu du Danube. Les restaurants en redoute, ceinturés de bosquets fleuris, connaissent en ces jours étouffants une faveur du meilleur aloi, mais fort coûteuse, qu'ils partagent avec les ravissantes petites plages qui bordent l'île, et dont l'entrée est tarifée à un pengoe et demi.

Aux vitrines des magasins, ce ne sont qu'articles de qualité majeure, présentés aux prix courants de Paris, tout au plus légèrement en dessous. Une chambre, dans un hôtel ordinaire, coûte 25 francs. On voit, un jour par semaine,

dix à douze mille personnes réunies autour d'un terrain de football, et qui n'hésitent pas à déboursier à cette occasion de 1 pengoe et demi à 5 et 6 pengoes... Et les musiciens des dancings ne jouent pas pour le seul personnel de l'établissement. Comme l'on est loin de l'effondrement général que l'on nous avait annoncé !

Pourtant, si l'on pousse plus avant l'enquête, on finit pas découvrir mille petits faits dont le faisceau prend une émouvante signification :

Tout d'abord, il n'est guère de porte d'immeuble qui n'affiche des offres de chambres à louer, ou plus précisément à sous-louer. C'est ainsi que l'on trouve à se loger au cœur de la ville, sur les boulevards, ou même sur le Corso, à deux pas des princiers hôtels, pour quarante et soixante pengoes par mois. A Bude ou dans les quartiers populaires, l'on obtient sans peine des conditions meilleures encore.

Ensuite, les restaurants les mieux situés, ceux de l'Andrassy-ut par exemple, laissent leur repas complet à deux pengoes... Et il est courant de manger convenablement dans les établissements moyens pour un pengoe ou même pour quatre-vingts fillers, c'est-à-dire pour moins de trois francs cinquante. Quant aux cafés, leur apparence

puisque le commerçant accepte le règlement à terme. » Proportionnellement, l'endettement intérieur hongrois est égal à celui des États-Unis.

Mais... me direz-vous, ce système ne saurait durer indéfiniment ! Il est vrai. Un beau jour, tout casse. Alors, on sombre dans le désespoir. On va se brûler la cervelle... Budapest détient le peu enviable record mondial de suicides...

Comme toute nation européenne, la Hongrie a ses chômeurs. Mais on ne les voit pas beaucoup. C'est qu'ils sont relativement peu nombreux, puisque les deux tiers de la population travaillent la terre. L'industrie hongroise ne date guère que de 1920. Jusque-là, dans l'ancien empire d'Autriche-Hongrie, mosaïque ethnique disparate, hétérogène, donc extrêmement fragile et condamnée à une inéluctable dislocation, mais par contre ensemble économique quasi-parfait, l'industrie était plutôt le fait de la Bohême et de l'Autriche proprement dite, l'agriculture restait à la Hongrie.

Après les dépeçages de 1919, les nouvelles nations ainsi constituées se mirent en tête de se suffire à elles-mêmes. L'Autriche et la Tchécoslovaquie semèrent du blé. La Hongrie entendit créer son industrie indigène.

Celle-ci, soutenue par la banque juive de Pest, et indirectement par la finance anglo-saxonne, crût et embellit si bien qu'aujourd'hui on peut voir en elle la colonne la plus saine de l'édifice économique magyar. Assurément, la crise ne l'a pas épargnée non plus. Trente mille ouvriers sur les deux cent cinquante mille qu'elle employait ont dû être licenciés. Et aux autres, on imposa une réduction massive et brutale des salaires, réduction allant parfois jusqu'aux deux tiers ! Il est vrai que, dans le même temps, l'État diminuait de la moitié les traitements des fonctionnaires.

Quoi qu'il en soit, grâce à ce bon marché de sa main-d'œuvre, l'industrie hongroise parvient à utiliser presque tous ses employés, et à déjouer en maints endroits les barages douaniers. Ainsi, des machines de fabrication hongroise peuvent être vendues, rendues au Canada, moins chères que les machines identiques canadiennes. Véritable

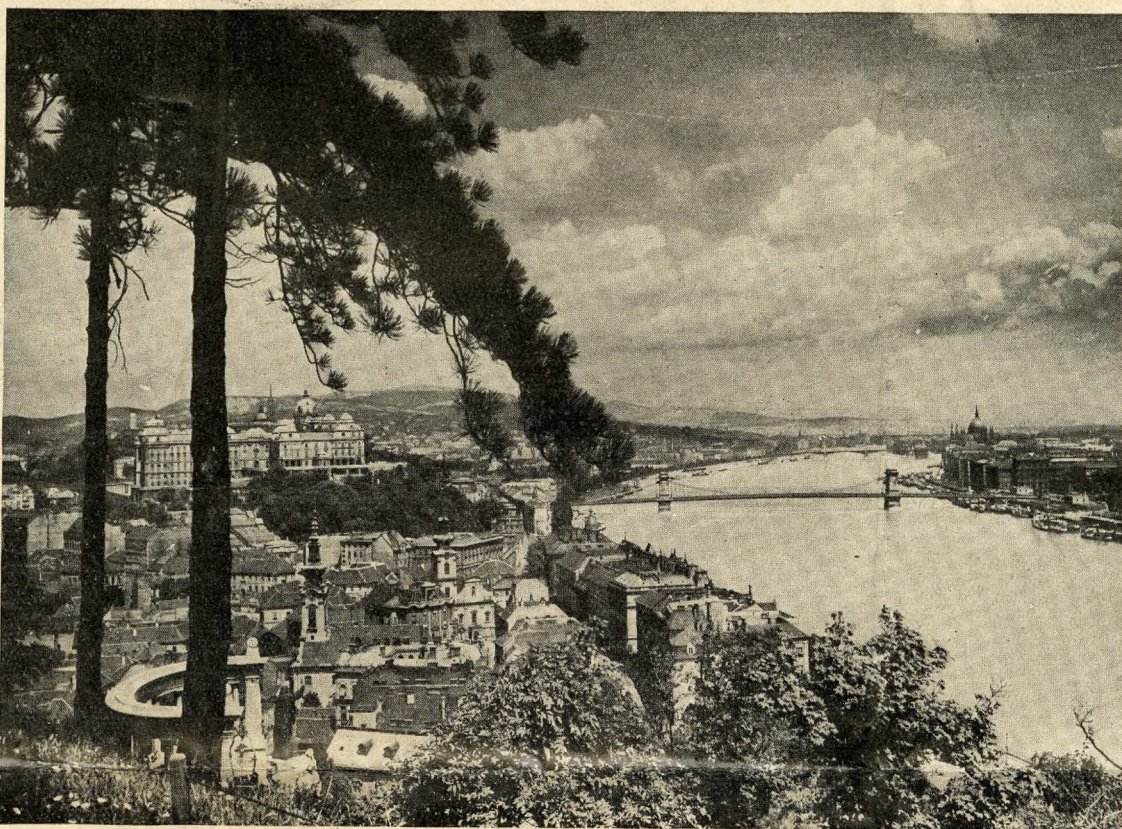
tour de force, si l'on considère que les traités ont laissé la Hongrie sans matières premières.

C'est du reste cette nécessité d'importer qui complique la situation économique du pays. Le retrait brusque des capitaux anglo-saxons qui prévoyaient le gel prochain, voici deux ans, a obligé le gouvernement à suspendre tout paiement à l'étranger, pour éviter un effondrement de la monnaie. Le soutien ainsi donné au pengoe est d'ailleurs assez illusoire, car le commerce des devises, suspendu officiellement, se pratique quand même sous le manteau. Sur les places européennes, le pengoe n'est guère admis qu'à concurrence de 3 fr. 50 au lieu de 4 fr. 45, et à Budapest même, on réussit à le trouver au même cours.

Plus certainement, l'interdiction d'exporter l'argent national aboutit à rendre l'importation impossible ou très malaisée. Il y a bien le « clearing » mais ne sont pas rares de par le monde les adversaires de ce système compliqué et lent, et qui ne fonctionne pas avec un égal bonheur entre tous pays.

En tout cas, la Hongrie se trouve emprisonnée dans le cruel dilemme suivant : ou bien renoncer à importer, et, dans ce cas, assister au prompt écroulement de son industrie, ou bien rétablir la liberté des paiements et alors tuer sa monnaie. Pour le moment, le gouvernement de M. de Goemboes louvoie entre ces deux écueils.

CECIL JORGEFELICE.



Panorama de Budapest.

prospérité ne résiste pas à l'examen. Le citoyen de Budapest arrive dans son établissement habituel vers trois heures, avale son café, puis, jusqu'à huit heures du soir, il lit cinq ou six journaux en buvant à petites gorgées une douzaine de verres d'eau, il bavarde avec ses amis, et enfin il s'en va coucher sans diner, à moins que, sur le chemin de son domicile, il n'achète un petit pain ou un croissant.

En un quart d'heure de station sur les boulevards, à peine verrez-vous passer vingt voitures dans les deux sens. Le problème de la circulation, si épineux à Paris ou à Londres, est ici inexistant.

Et puis enfin... il y a... il y a le crédit, dont chacun ici use et abuse. Lorsqu'on a pénétré la psychologie du Magyar, l'on comprend comment une ville ruinée parvient à donner le change aux visiteurs hâtifs ou inattentifs. A la base du caractère hongrois, on trouve l'orgueil, un orgueil farouche, pointilleux, excessif, mais qui dans l'ensemble ne manque pas d'une touchante grandeur.

Par orgueil, un Hongrois préférera ne pas sortir de chez lui d'un mois, plutôt que de se montrer avec une paire de chaussures de qualité inférieure aux pieds. Il se passera de déjeuner pour pouvoir parader au café tout l'après-midi et commander aux tziganes son morceau de prédilection. Dans les magasins, les articles les plus coûteux sont aussi les plus recherchés. C'est ici qu'intervient l'insouciance : « prenons toujours,